

Constatons d'abord que cette île fait partie du groupe des îles Elisabeth, au nombre de 16, dont quelques-unes très-petites et inhabitées. Ce groupe est situé dans la baie de Buzzard, à 16 milles environ au sud de New-Bedford, sur la côte du Massachusetts.

L'archipel en question a une histoire remontant fort loin ; en tout cas, c'est un des points de la côte américaine qui a été, des premiers, foulé par les navigateurs européens. En l'an 1007, des navires scandinaves, sous un certain capitaine Thieffin, y abordèrent, dit-on, et passèrent l'hiver dans les îles. Pendant le séjour de l'expédition, le capitaine eut un fils (c'est toujours la tradition qui parle), et ce fils reçut le nom de Severin Thieffinson. Le célèbre sculpteur Thorwaldsen se rattachait, paraît-il, à cette famille.

À la vérité, sur les lieux mêmes, il ne reste plus trace du séjour des Northmen, qui n'est prouvé que par les anciennes traditions du Nord et par des documents rédigés en des temps plus récents.

Six siècles plus tard, en 1602, le navire anglais *la Concorde*, capitaine Barthel Gosnold, parti de Dartmouth, jeta l'ancre dans la dite baie de Buzzard, qui, dès lors, fut appelée baie de Gosnold. L'archipel était habité par de paisibles Indiens, qui troquaient des fourrures et des écailles de tortue contre les objets apportés par les navigateurs. Le capitaine donna le nom de sa reine à l'archipel, dit depuis lors groupe Elisabeth, qui était très-boisé, riche en eau potable, en gibier de terre et d'eau, tandis que les côtes étaient couvertes de carcasses de baleines.

Ces îles portaient des noms indiens, qui se sont conservés avec peu de modifications jusqu'à nos jours. Les plus grandes sont : Cuttyhunk, Nashawn, Penakése, Winnioniset, etc. Dans la première, on a vu encore, jusqu'en 1817, les traces du fort élevé par le capitaine Gosnold. On peut dire avec raison que cette petite île est le premier endroit du Nouveau-Monde qui ait porté une maison bâtie par des mains européennes. — *Journal officiel*.

*Exploration du Sahara oriental (Afrique).*—Le dernier cahier des communications géographiques du docteur Petermann annonce qu'une expédition scientifique, dirigée par M. Gerhard Rohlfs, va bientôt partir pour explorer la partie orientale du Sahara, ou l'ancien désert de Lybie. C'est le vice-roi d'Égypte qui en a fait généreusement les frais ; il accorde à l'expédition une somme de 4,000 liv. st.

Pourquoi le désert de Lybie est-il jusqu'à ce jour resté complètement inconnu ? Pourquoi Arabes, Berbères, Tédas et Touaregs ne peuvent-ils franchir, avec leurs chameaux, la région est du Sahara ? Pourquoi ? parce que les ressources nécessaires leur font défaut. En réalité, ces hardis marchands vont partout où ils peuvent pénétrer ; mais, comme ils sont pauvres, ils ne peuvent naturellement exécuter que des expéditions où ils trouvent un avantage matériel, que ce soit de l'ivoire, des plumes d'autruche, de la poudre d'or, ou même des esclaves.

Toutes ces expéditions du Sahara, ils ne peuvent les faire, bien entendu, qu'avec leurs chameaux. Or, ces animaux peuvent vivre assez longtemps sans boire ni manger, trois ou quatre jours sans manger, et dans la saison la plus brillante et la plus sèche, neuf ou dix jours sans boire. Mais cette faculté d'abstinence n'est pas suffisante pour les longues traversées des sables brûlants du désert de Lybie.

Dans le Sahara, les plus grandes distances qu'il faut franchir sans trouver d'eau sont de six à huit jours de marche. Il faut donc des ressources extraordinaires pour parer à cet inconvénient. Ce sont ces ressources que la générosité du vice-roi a permis de rassembler. Il y aura non-seulement un nombre immense de chameaux ; mais on va construire, pour transporter l'eau, des chariots d'une forme particulière et qui pourront se démonter. Les caisses et les tonneaux hermétiquement fermés, les outres en caoutchouc et mille autres récipients ne manqueront point aux voyageurs. Des dépôts d'eau seront établis de distance en distance.

L'expédition profitera des mois de l'hiver prochain ; si ce temps ne suffit pas, on continuera pendant l'hiver 1874-75. Il est impossible, on le comprend, de voyager en ces parages avant décembre, ou après mars. Les Arabes et les Berbères eux-mêmes ne traversent le désert qu'en hiver.

Le voyageur, en terminant, fait un appel aux géographes des différents pays, annonçant qu'il recevra avec plaisir leurs communications et leurs avis, qu'on peut lui adresser directement à Weimar. — (*Journal officiel de la République française*).

*L'Yémen et sa capitale.*—Nous extrayons de la relation de

voyage de M. Halévy, dont la société de géographie prépare la publication, quelques détails sur la ville de Sana, capitale de l'Arabie heureuse.

La route de Sana prend son origine à Hodeyda, port méridional de la mer rouge ; elle traverse l'État de Telama et celui du Da, où le gouvernement jouit d'une grande réputation de justice et d'intégrité.

Sana, dit M. Halévy, est encore, de nos jours, la ville la plus grande, la plus belle et la plus propre de l'Arabie. Les maisons sont en pierre, hautes de plusieurs étages et blanchies à l'extérieur. Les rues principales sont larges, droites et pour la plupart pavées. L'intérieur des cours et des maisons témoigne d'un goût de propreté et d'ordre qu'on ne trouve nulle part chez les Arabes. Cependant la ville est bien déchue de son ancienne splendeur. Les trois quarts du quartier Bir Azeb, qui étaient les jardins et les maisons de plaisance des imams, sont tombés en ruines.

Le fameux Qasr Goundân, dont la gloire, au temps des Sabéens, fut chantée par les grands poètes de l'islamisme, ne laisse plus voir que des restes mutilés et hideux. La mosquée même qui porte le nom de Kénisa (église), débris du splendide monument bâti par Abraham, le gouverneur chrétien d'Éthiopie, cette église qui, dans la pensée de son fondateur, devait suppléer le temple de la Mecque, est à peine reconnaissable dans sa dégradation actuelle. Plusieurs édifices publics, comme la Monnaie, le ministère, etc., ont été démolis par les habitants qui espèrent à trouver les trésors cachés des imams. En général, les constructeurs des nouvelles maisons prennent le matériel des anciens palais qu'ils finissent de démolir. Il y a à peine un siècle que le nombre des habitants de Sana montait à 200,000 âmes ; aujourd'hui la population est descendue à 50 ou 60,000.

Deux fléaux ont réduit Sana à cette extrême misère : l'absence d'un gouvernement régulier et le fanatisme de ses habitants. Déjà en 1818, au commencement du règne de l'imam El Mehdi, Sana a été mise à sac par la troupe des tribus coalisées Békil, Haschid, Arhab et Néhim, qui ont pillé la ville et emporté les richesses accumulées dans le trésor. Une seconde invasion, dont le résultat fut moins désastreux, eut lieu en 1835. Seize ans plus tard, en 1851, la ville subit une nouvelle invasion des tribus Arhab, Hamdam et Sanhan ; enfin, en 1853, les Arhab seuls dictèrent les conditions de la paix dans les murs de la capitale. Aujourd'hui la puissance du cheik de Sana ne dépasse pas l'enceinte de la ville. Tout récemment, en juin 1870, les habitants du Chéoub, village qui touche presque aux murs de Sana, s'y livraient au pillage.

Sana possède plusieurs édifices fort beaux et d'une grande dimension, principalement plusieurs mosquées dont l'architecture rappelle les plus célèbres monuments de l'Espagne musulmane. Malheureusement, l'accès en est interdit aux étrangers, qui ne peuvent y jeter les yeux qu'à travers la grande porte, laquelle reste rarement ouverte. Il y a de nombreux marchés qui prennent les noms du principal article de commerce qui s'y débite. Les fontaines sont abondantes et donnent une eau excellente.

On trouve à Sana presque tous les fruits de l'Europe, comme les pommes, les pêches, lesabricots, les prunes et d'excellent raisin. Les vignobles étaient autrefois très-nombreux dans les environs de Sana, mais la maladie de la vigne, qui sévit depuis quatorze ans, a déterminé la plupart des propriétaires à arracher leurs plants et à ensemençer des céréales. Les fruits des pays chauds abondent également ; on y voit des oranges, des bananes et une espèce de cédrat d'une dimension prodigieuse, car la température, qui est très-chaude en été, est assez froide en hiver. Au mois de janvier, le thermomètre descend au-dessous de zéro, et les sources sont souvent fortement gelées.

Ces détails, ont d'autant plus de prix, que M. Halévy a pu séjourner à deux reprises dans cette ville dont l'accès, dangereux pour un Européen, est difficile même pour un homme de l'Orient qui ne professe pas l'islamisme. Aussi ne doit-on pas s'étonner que le midi de l'Arabie soit une des contrées du globe fermées à la géographie. C'est là que se forme la caravane du Hadj qui y trouve ses imams et ses guides pour le pèlerinage de la Mecque. À Sana se rencontrent les hommes les plus exaltés de l'Yémen, dont la haine poursuit tous ceux qui ne professent pas la secte zéda. Les juifs seuls y sont tolérés dans un quartier spécial, parce qu'ils fournissent des objets de commerce dont on ne peut se passer.

Ce fanatisme excessif est la principale cause de la décadence de Sana qui est passé du rang de capitale à celui de commune ; encore l'autorité actuelle du cheik de Sana s'étend-elle à peine